

**La neurosémantique épistémique de Maurice Toussaint
(1936-2010) : une théorie cognitivo-énonciative inspirée
de Gustave Guillaume (1883-1960)**

Francis Tollis

► **To cite this version:**

Francis Tollis. La neurosémantique épistémique de Maurice Toussaint (1936-2010) : une théorie cognitivo-énonciative inspirée de Gustave Guillaume (1883-1960). Synergie Europe, 2014, pp.45-70. hal-02171657

HAL Id: hal-02171657

<https://hal-univ-pau.archives-ouvertes.fr/hal-02171657>

Submitted on 20 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La neurosémantique épistémique de Maurice Toussaint
(1936-2010) : une théorie cognitivo-énonciative
inspirée de Gustave Guillaume (1883-1960)



Francis Tollis

Université de Pau et des Pays de l'Adour, France
Centre de recherche en poétique, histoire littéraire et linguistique
tollis.francis@wanadoo.fr

Reçu le 15-03-2014 / Évalué le 12-05-2014 / Accepté le 06-10-2014

Résumé

Valette a bel et bien intégré la *neurosémantique épistémique* de M. Toussaint dans ses *Linguistiques énonciatives et cognitives françaises* (2006 [2001]). Cette catégorisation critique et argumentée justifie donc déjà qu'on aborde cette théorie originale sous la rubrique de l'énonciation. Mais en plus, comme son créateur l'a on ne peut plus explicitement indiqué, le préfixe *neuro-* qu'il utilise pour la désigner, sans doute bien avant que les neurosciences aient conquis la place qui de nos jours est la leur, invite à voir en quoi et comment elle peut en être rapprochée. C'est donc essentiellement sous ces deux angles que cette théorie sera examinée ici, sans s'occuper de l'engagement quasiment militant contre l'arbitrarité du signe dont elle a parallèlement été accompagnée.

Mots-clés : Maurice Toussaint, *neurosémantique épistémique*, linguistique énonciative, linguistique cognitive, matérialisme neuronal

Maurice Toussaint's epistemic neurosemantics (1936-2010) :
a cognitive, speaker-centered theory inspired by Gustave Guillaume (1883-1960)

Abstract

Valette did integrate M. Toussaint's *epistemic neurosemantics* in his collection of *French cognitive and speaker-centered linguistic theories* (2006 [2001]). Such a reasoned critical categorisation is ample justification for an analysis of Toussaint's original theory from a speaker-centered point of view. Moreover, as explicitly indicated by its creator, the choice he made to qualify it through the prefix « neuro- », well before neurosciences had acquired the prominent position they have today, is an incentive to search the possible connections between the two models. It is essentially from these two perspectives - cognitive and speaker-centered - that Toussaint's theory will be examined in this paper, leaving aside his parallel, quasi-militant involvement against the arbitrariness of the linguistic sign.

Keywords: Maurice Toussaint, *epistemic neurosemantics*, speaker-centered linguistics, cognitive linguistics, neuronal materialism.

1. Introduction : de Guillaume à Toussaint

Longtemps la *neurosémantique* (*analytique* puis *épistémique*) de Maurice Toussaint (1936-2010)¹ est demeurée sans véritable écho parmi les psychomécaniciens². Certes, elle s'est engagée sur des chemins peu balisés, et moins encore au moment de sa création ; certes, son hypothétique matérialisme corticocérébral et son pari descriptif oscillatoire ont toujours de quoi dépayser le linguiste formé au structuralisme. Il n'empêche, comme Toussaint l'a régulièrement réaffirmé, elle procède directement des propositions antérieures de Gustave Guillaume, constamment désigné comme son principal inspirateur. En effet, s'il en a critiqué et rejeté certaines, s'il les a confrontées ou combinées à d'autres avant d'en offrir des réinterprétations ou des extrapolations personnelles, globalement il n'a jamais cessé de rappeler sa dette à son endroit, ni de montrer en quoi et comment sa réflexion et sa démarche personnelles se situaient réellement dans son sillage.

Avant d'apprécier les dimensions cognitive et énonciative de l'approche linguistique de Toussaint, il convient donc de revenir sur certains aspects de la théorie de Guillaume, que, vu sa disparition en 1960, il paraît plus raisonnable de confronter à un état déjà ancien des recherches cognitives.

2. La facture cognitive de la psychomécanique du langage

2.1. Son orientation mentaliste et sémantocentrée

La psychomécanique est toujours passée pour une approche *mentaliste* du langage ; dès le départ, cette orientation lui a plutôt compliqué la vie, comme l'ont montré les vives polémiques qu'elle n'a pas manqué de susciter ; encore en 1995, Toussaint estimait du reste que l'adjectif n'avait « toujours pas très bonne presse » (1995c : 149). En s'efforçant de ramener la genèse des différentes sortes d'unités idiomatiques à un seul et même processus génétique, la plupart des successeurs de Guillaume ont néanmoins travaillé à renforcer cette orientation.

En attribuant ainsi « à l'étude du sens une place primordiale », la psychomécanique rejoignait donc ce qui peut être globalement désigné comme la linguistique cognitive, même si elle ne refusait pas comme cette dernière « la tripartition sémiotique, et notamment la division syntaxe / sémantique ». Car « le sens linguistique a toujours été détenu par des sciences de l'esprit (logique, idéologie, psychologie, etc.) », du moins jusqu'au XXe siècle et avant l'avènement de la sémantique structurale (Rastier, 1993b : 179-180 et n. 20).

Certes, cette convergence serait tout de même à relativiser, dans la mesure où les recherches sur la cognition semblent « [...] pour le moins séculaires, pour ce qui concerne les sciences ; voire millénaires, pour ce qui touche les philosophies » (Rastier, 1989 : 22). Du reste, même s'il leur est malgré tout arrivé, sans s'en aviser, de redécouvrir aussi l'eau chaude³, les cognitivistes ont eux-mêmes spontanément reconnu qu'ils n'avaient pas tout inventé.

2.2. Son optocentrisme et son recours à la spatiation

S'interrogeant sur le statut de l'espace mental qui fournit l'une des notions auxquelles la sémantique cognitive de Langacker faisait appel, Rastier y avait découvert l'option optocentrique⁴ de la « tradition idéaliste [qui] avait coutume d'affirmer la précellence de la vision sur l'ouïe », bien que ces deux sens nobles, les plus nobles de tous, aient été « considérés comme les portes de l'âme ». Indissociable du « caractère fondamental de la relation iconique, qui fonde toute représentation, et toute signification », nous rappelait-il, « rapportée au langage, [cette] tradition idéaliste fait de la vision le pôle métaphorique privilégié » (1993a : 171 et n. 35 ; 1993b : 174, § 3-4 et n. 6, et 175). Cette prévalence, risquait-il, tient peut-être à ce qu'il est à peu près impossible de « traiter de la connaissance sans se soucier de la vérité », et que, dans notre tradition occidentale en tout cas, peut-être en raison du « bon développement de la vision chez l'homme relativement aux autres sens », « dans la phylogénèse des facultés mentales » « la vue est réputée plus véridique que l'ouïe » (1993b : 176, § 4).

Dans notre monde contemporain extrêmement médiatisé, l'impérialisme de l'image et son pouvoir de séduction, voire de sujétion, pourraient bien tenir à un phénomène identique ou largement comparable. D'un côté, tout porte à croire que, du point de vue perceptuel, l'image accapare davantage que le son : en *donnant à voir* sans apparemment toucher au réel, elle peut sembler plus objectale que le commentaire dont on l'accompagne et qui, par principe, n'existait pas avant elle. D'un autre côté, s'il arrive que l'on choisisse de découpler le son de l'image, la manœuvre inverse semble plus rare, car sans doute jugée d'un intérêt moindre.

La psychomécanique, pour ce qui la concerne, s'est très tôt soumise à ce même conditionnement. Car, avec l'appui de Leibniz à plusieurs reprises sollicité, Guillaume lui aussi, au moins à partir des années 1943-1944, a constamment privilégié la notion de *visibilité*, dialectiquement affrontée à celle de *dicibilité* qui lui est antérieure, l'une et l'autre chapeautées par une *lucidité* qui a aussi à voir avec la perception visuelle (Tollis, 2009 : § 3, 391-394). Car il s'agissait pour lui de dégager cette « dioptrique (proprement) humaine » (2004 : [apr. 1950] : 115/364 et 143/461), variable dans l'espace et dans le temps et indissociable de la langue. Par ailleurs, sous l'espèce de *visées*, cette même

option sert aussi à Guillaume à représenter la dimension intentionnaliste qu'intègre sa linguistique, parce que, a précisé Rastier, elle s'inspire de la phénoménologie. Par là, Guillaume n'a pas seulement admis la primauté du visuel, explicitement reconnue (1929 : 124, n. 1) : il l'a aussi régulièrement adaptée à ses analyses et exploitée à ses fins théorisantes. Ainsi, largement avérée dans ses écrits, elle s'est communément imposée dans la mouvance elle-même et y demeure toujours d'actualité. Présent dès le départ, ce parti pris offre donc un premier point de contact de la psychomécanique, d'envergure il est vrai, avec la littérature cognitive.

Mais ce n'est pas la seule métaphore qu'elle partage avec elle. En effet, ne serait-ce qu'en raison du postulat du temps opératif (Tollis, 2009 : *ibidem*), elle ne conçoit guère de représentation sans spatialisation, ce qui implique évidemment le recours quasi permanent aux commodités d'une topographie, complément obligé en même temps que vecteur de l'image du temps. Car l'option optocentrique préjudicielle de Guillaume, à la fois conceptuelle et analytique, l'a orienté vers une pratique explicative à laquelle les cognitivistes recourent à leur tour. Selon Rastier, cet usage répété de diagrammes, cette propension à « penser en figures » selon le « précieux » conseil de Leibniz⁵ découlent naturellement de sa tendance à appréhender les réalités linguistico-langagières par le biais visuel. Il n'y aurait donc pas à s'étonner si, en face, les cognitivistes eux-mêmes se sont beaucoup servi de diagrammes⁶ et s'ils ont parfois intégralement cité les termes de Leibniz à l'instant évoqués (par exemple, Abraham, Afzali et Jouis, 1992). Bref, pour Rastier le doute n'est pas permis. Parce qu'il a appliqué - au bénéfice de la vision - la hiérarchie des deux sens nobles « à la description du mental » (Rastier, 1993a : 172), Guillaume est au moins le pionnier de la sémantique cognitive.

Sa linguistique, estimera-t-on, a plus avancé dans le domaine grammatical que dans le reste. C'est probable, mais elle ne s'est pas pour autant complètement détournée du vocabulaire. Et d'autres, par la suite, se sont plus franchement engagés dans la sémantique lexicale ; même si c'est souvent à part de la psychomécanique, c'est généralement en prise directe sur son tronc conceptuel : tantôt c'est en vue d'aligner méthodologiquement l'approche des lexèmes sur celle des grammèmes, tantôt c'est pour en placer l'étude conjointe sous la bannière des mêmes principes d'engendrement et de mobilisation.

Cela dit, en 1997, le patronage de Rastier, à l'instant mentionné, nous avait incité à tenter d'apprécier la réalité et l'étendue de cette proximité. Mais les contraintes éditoriales nous avaient alors conduit à abrégé drastiquement notre propos, car, même il y a trente ans, la littérature cognitive était déjà si ébouriffante que, de l'intérieur, certains avaient commencé à s'en émouvoir. À cette fin, nous nous étions uniquement penché sur la notion guillaumienne d'invariant sémantique linguistico-anthropologique et sur le concept de représentation ; nous y revenons ici.

2.3. Sa recherche des invariants sémantiques linguistico-anthropologiques et des processus mentaux

Guillaume s'est constamment employé à accorder le statut de faits explicateurs à des mécanismes profonds dont l'existence est postulée dans l'organisation et les développements de la pensée en activité et de son expression verbale. Ainsi, même s'il a toujours affirmé qu'il n'y avait que des grammaires particulières, même s'il a constamment fait partir ses analyses des données sémiologiques d'idiomes singuliers, il a en permanence cherché à dégager dans l'acte de penser des principes simples naturellement promis à une très large portée pan-idiomatique.

Sans qu'il soit besoin d'insister ici ni de multiplier des citations précises, la manière dont, pour tel ou tel parler, sa linguistique pose et entreprend d'analyser les problèmes témoigne d'un intérêt soutenu pour tout ce par quoi la connaissance, en même temps qu'elle se donne à connaître, est construite, stockée, exploitée, manipulée : pour cet ensemble de moyens et de modalités que chaque membre de la communauté déploie dans sa gestion individuelle, telle qu'elle découle du rapport qui le lie à son environnement - le fameux rapport homme / univers de Guillaume.

Son œuvre publiée fourmille de passages qui l'attestent, il a eu en permanence le souci de mettre au jour le maximum d'invariants, quantitativement en nombre limité, qualitativement simples et articulés sur les mêmes mécanismes, souvent bipolarisés et ordonnés. Ne serait-ce que pour cette orientation générale, ce n'était sans doute pas céder aux sirènes de la mode ni se montrer partial que de prêter à la psychomécanique, voici quelque trente ans déjà, à la fois des préoccupations et des assises cognitives.

Du reste, avant Rastier, Desclés avait lui-même estimé que les deux grandes préoccupations repérables chez Guillaume donnaient forcément à sa théorie une facture de cet ordre. Il pensait en effet que sa recherche des « invariants langagiers (catégorisations et opérations) aussi bien dans l'organisation des catégories grammaticales que dans la structuration du lexique », et que sa mise « en évidence des « opérations de pensée » appréhendées au travers des langues » faisaient de lui un « "cogniticien" avant l'heure » (1989 : 19 et 36).

2.4. Du concept de représentation en psychomécanique et dans les recherches cognitives

Au sein de ces dernières, la notion de représentation a évolué et a divergé du cognitivisme aux connexionnistes ⁷, mais plus encore dans l'orientation énactionniste ⁸.

Premièrement, en psychomécanique, la *représentation* est principalement connue au sein du couple qu'elle forme avec l'*expression*, même si la double question de sa nature ⁹ et de la place qui lui revient dans la théorie n'est pas complètement élucidée. Il semble néanmoins acquis que cette théorie présuppose et permet la conciliation, fondamentale et continue, de la connaissance et du vécu. De ce dernier, elle fait déjà le lieu de condensation des facultés ¹⁰ qui, en tout locuteur putatif, ont à voir avec la perception, la catégorisation et la donation de tout ce qui lui vient de l'extérieur, autrement dit avec tout le sens qu'une société construit et se construit, via la communication et la prédication. Du vécu, elle fait aussi l'occasion, le moyen et la cible du sempiternel repli, de la réflexion constante de l'expérience de tous, de la plus partagée à la plus singulière.

Deuxièmement, le langage y apparaît bien comme une connaissance acquise plutôt que donnée. Par là, déjà situé dans une ligne conjointement phylogénétique et ontogénétique, il en vient à dépendre à la fois de l'histoire et du vécu, via toutes les sortes de mémoire. Cette double dimension du concept guillaumien de langue peut même inciter à distinguer minimalement, comme nous l'avons personnellement fait (Tollis, 1991 : I.2a.1, notamment), deux de ses états synchroniques : la *sigmalangue* collective, et l'*idiolangue* de chacun (avec le moyen terme de la *dialangue*). Pour la psychomécanique, il n'y a donc d'appareil représentationnel que doublement subjectif. D'un côté, étant forcément légué par héritage, il est le résultat du travail de la communauté et reste attaché à un ensemble humain géo-socio-historiquement indexé. D'un autre côté, étant aussi ce qui, de ce legs, a réussi à se déposer en chacun de ses membres, grâce à sa constante participation active, mais défective, sinon sélective, cet appareil est aussi largement codéterminé, coconditionné par son identité de sujet de chair et d'esprit. Par là, la psychomécanique s'est d'emblée associée à des préoccupations des recherches cognitives, du moins celles d'avant 1990. En tout cas, de ce que le langage laisse percer de sa réalité et tient à disposition dans tel ou tel idiome, elle ne fait pas quelque chose de figé. Elle ne le dissocie pas complètement non plus des corps historiques et physiques qui l'abritent, l'intègrent, le conservent, le pétrissent et, en aidant à sa transmission, assurent sa pérennisation modulée. Bref, elle a d'emblée placé l'expérience *et* la cognition dans le même circuit dialectique qui est au principe de l'humain, du générique à l'individuel.

Enfin, troisièmement, elle présente le langage comme une provision d'instruments. À partir de là, de deux choses l'une. Ou bien, comme le fait Guillaume, on leur accorde une *modulabilité applicative* : dans ce premier cas, avec statut de faits explicateurs, pour l'usager les représentations ne constituent jamais que des outils passablement souples, en tout cas ductiles et permissifs. En effet, la théorie lui ménage toujours une certaine liberté de manœuvre : celle de pouvoir ne les utiliser, discrétionnairement,

que pour la part qu'il en estime adaptée à son projet sémantique. Le principe de son unité en tant que forme fait alors partie intégrante de la théorie ; mais en tant que forme habitée de substance, elle n'est pas complètement inviolable et demeure soumise, en tant que telle, à la fois à la subjectivité du locuteur-sujet et à l'infinie variété des circonstances et des besoins énonciatifs qui en conditionnent l'exploitation et le reprofilage conjoncturel. Le couple saussurien signifiant / signifié, à ce compte, se révèle dissymétrique, puisque le premier se trouve (théoriquement) associable à l'un, et le second (pra(gma)tiquement) au multiple. Et devant cette violence qui est apparemment faite à ce qu'affiche de tangible et de constant la réalité sémiotique du langage, certains psychomécaniciens peuvent s'alarmer de voir ainsi s'évanouir congruence et isomorphisme.

Ou bien, autre option, à ces instruments on peut à moindre risque préférer accorder une simple *applicabilité modulable*, comme nous avons personnellement choisi de le faire en étudiant le *un-* de l'espagnol (Tollis 1996a : 34-37, notamment). On continue alors à tenir le signifié pour unique, pour aussi inattaquable et massif que peut l'être le signifiant auquel il doit sa matérialisabilité. Toute latitude d'intervention directe sur les unités étant refusée à l'usager, même au nom de l'optimisation expressive, la variation se voit ainsi cantonnée, dans le champ strictement applicatif, à la mise en mots (dans la cotextualisation) et à la mise en situation discursive (dans la contextualisation).

Reste encore à rendre de quelque manière raison de ce double va-et-vient entre l'amont et l'aval du langage : l'obtention ponctuelle et énonciative (praxéogénétique) descendante du multiple à partir de l'un, et à l'inverse, le permanent réajustement remontant de la langue (glossogénétique) de l'un à partir du multiple. Pour cela, de proche en proche et sans rupture de continuité, il est probable que l'analyse doive en venir à convoquer d'autres relais étagés et d'autres couches intermédiaires que celles de la tradition guillaumienne. Alors insérés non au niveau du signifié, mais quelque part parmi les strates du champ référentiel que délimite la rencontre interactive, toujours unique, entre le locuteur, son environnement ponctuel (matériel et humain) et son idiolangue, on pourrait y voir, à l'extérieur du signifié, des sortes de modalités d'exploitation énonciative plus ou moins habituelles et variablement établies, issues des productions sémantiques auxquelles un même signifiant s'est antérieurement révélé susceptible d'apporter son concours. Et de fait, au sein de la mouvance psychomécanique comme dans d'autres approches, on a vu certaines couches de l'expérience, collective ou individuelle, assimilées à des quasi-faits explicateurs, adjoints ou complémentaires, aussi bien historico-sociaux que psychologiques ou biologiques ¹¹.

2.5. Conclusion

Ces remarques sur la psychomécanique de Guillaume devraient suffire à convaincre que, depuis son émergence jusqu'à ses exploitations postérieures, même les plus apparemment émancipées, par bien des côtés ses préoccupations ne sont pas sans rappeler celles de la recherche cognitive des débuts, plus encore de sa troisième voie, dite « moyenne » ou énaïve.

Mais il y a plus encore. En effet, si Guillaume a fait dépendre l'amorce de la pensée, son développement et son aboutissement, sous l'espèce de la pensée *pensée*, de l'appareil sémiotique des idiomes, symétriquement, de ce dernier il a fait aussi le produit d'une pensée *pensante*, capable de se saisir elle-même et de se doter des moyens de cette autoappréhension. Par là, loin de placer les phénomènes cognitifs dans la seule perspective de leur produit, constamment soucieux d'ordonnement génétique il est directement entré dans l'analyse des processus de leur construction même. À sa façon, il a donc suggéré, au moins intuitivement, le caractère inévitablement réflexif de la connaissance, à la fois responsable et produit de sa propre activité. De la sorte, sans le savoir il a obéi à une préoccupation qui a assez vite fini par émerger dans la recherche cognitive, dès qu'elle s'est avisée que le connu demeure un objectif en quelque sorte mobile, à peu près impossible à approcher si ce n'est de manière asymptotique et relative. Cependant, à l'époque où Guillaume élaborait son analyse de la chronogenèse, « les “recherches cognitives” étaient [encore] appelées “élucubrations mentalistes” », comme Toussaint l'a rappelé, non sans humeur (1995c : 149). Malgré tout, même avant 1990, celles-ci n'étaient pas seulement le fait de praticiens rivés à leur objet, car une partie des spécialistes réfléchissait épistémologiquement à leurs tenants, à leurs aboutissants et à leur avenir, c'est-à-dire aussi à leur évolution ou à leur recentrage idéologique (Varela, Thompson et Rosch, 1993 [1991] : 80). La démarche analytique et les propositions théoriques qui ont abouti à la naissance de la psychomécanique émanaient et témoignaient d'un même souci d'explicitation de l'inobservable, où qu'on le situe, dans le corps, dans l'esprit, ou dans les deux, que ce soit séparément ou solidairement. Cela lui donne indiscutablement une nature, une portée et une utilisation largement cognitives.

L'héritage connu de Guillaume¹² comporte d'indubitables zones d'ombre. Son lent et opiniâtre travail de recherche n'en constitue pas moins un effort important, précoce et original, pour que la constitution et la régénération étalée du langage puissantiel (au repos), pour que l'élaboration étagée du langage effectif (en service) cessent d'apparaître comme des bastions imprenables, voire inattaquables, comme des boîtes noires impénétrables. L'ensemble conceptuel auquel son nom reste attaché a déjà le mérite d'exister et d'avoir très tôt tenté de jeter quelque lumière sur celles des activités mentales dont le langage semble indissociable. Dans ces conditions, il n'y a guère à

s'étonner que, outre-Atlantique, en dépit de l'« amnésie moderniste » que Rastier reproche globalement à la recherche cognitive (1989 : 26, n. 15), quelques chercheurs¹³ se soient avisés que, ailleurs et avant eux, sans machine d'aucune sorte, dans la solitude de sa réflexion et contre vents et marées, un Européen autodidacte mais passionné de langage a tenté de pénétrer le fonctionnement de l'esprit de l'homme parlant.

Comme on sait, la détection de cette précoce dimension cognitive, déjà aperçue par certains d'entre eux ¹⁴, n'a pas suffi à faire connaître la psychomécanique et le guillaumisme, malgré la traduction en anglais de quelques-uns de ses écrits¹⁵, malgré la publication, à cheval sur l'Espagne et les États-Unis, d'un ouvrage de sensibilisation également en anglais (Tollis, 1996b).

3. Les orientations de la neurosémantique épistémique de Toussaint¹⁶

3.1. De la dette revendiquée envers la psychomécanique de Guillaume à son dépassement

La production scientifique de Toussaint s'étale de 1964, date de son premier travail d'étudiant en Sorbonne (inédit), à 2010, année de sa disparition. Il avait tout à fait conscience d'avoir « peu publié » ¹⁷, en dépit de la portée et du niveau de sa théorie, de ses préoccupations épistémologiques aussi. On pourrait penser que c'est là ce qui, en partie au moins, explique le faible écho recueilli par ses suggestions. Mais son statut professionnel de professeur nomade¹⁸ à l'étranger, l'aridité et l'originalité de ses propositions, conjuguées à leur fréquente ouverture transdisciplinaire, ont dû beaucoup compter aussi. Le fait est en tout cas que, demeuré un linguiste atypique, un franc-tireur de la réflexion théorique, et n'ayant jamais disposé en France d'aucune tribune institutionnelle pour exposer, faire connaître et travailler ses idées, il a été très peu lu, peu étudié, peu commenté et, finalement, peu critiqué aussi (Tollis 2014a : § 1.1).

Avant qu'il accède à ses textes fondateurs, sa découverte puis son imprégnation de Guillaume ont d'abord été exclusivement orales : entamées avec les conférences tardives de 1957, qui constituèrent pour lui une « véritable révélation », elles se sont poursuivies par le canal de Maurice Molho à qui il doit « d'avoir connu la psychomécanique du langage » (Toussaint 1983a : 11 et 13).

Ayant mis au point une approche très personnelle du langage, il ne saurait réellement passer pour un psychomécanicien orthodoxe. On l'a néanmoins qualifié d'« authentique guillaumien », et rangé « parmi les héritiers les plus fidèles à l'*esprit* de Guillaume » (Valette, 2006 [2001] : 213 et 239). C'est même sans doute ce qui, dès ses tout débuts (Toussaint, 2010 : 37b), l'a paradoxalement exposé à un double rejet : forcément celui dont a toujours pâti la psychomécanique, mais également, en son sein, celui des plus

traditionnels de ses praticiens¹⁹ ; ce double ostracisme, qui ne lui a jamais échappé (Toussaint, 1987 : 107), l'a acculé à une marginalité dont les inconvénients lui sont toujours clairement apparus (par exemple 1992 : 108).

Pourtant, l'ensemble de sa réflexion est avant tout issu des enseignements de Guillaume²⁰. Cette fidélité, cependant, n'a rien de suiviste. Car, dans sa « tentative de rationalisation » (Valette, 2006 [2001] : 240) des apports de son mentor, Toussaint a constamment eu le souci de corriger cette infalsifiabilité qui a souvent été reprochée à la psychomécanique²¹. Pour cela, sa conviction était qu'il fallait au moins commencer par chercher à améliorer la cohérence méthodologique des hypothèses guillaumiennes, les développer jusqu'à leurs « ultimes conséquences » (1972 : 68-70). Autrement dit, même lorsqu'il semble s'en détacher, Toussaint a toujours le sentiment de se maintenir dans un prolongement « critique » de la psychomécanique, car il jugeait l'idéalisme de Guillaume tout à fait paradoxal²². Il ne s'est donc pas privé de la critiquer, comme il a ouvertement critiqué aussi quelques-uns de ses exégètes les plus attentifs et de ses successeurs les plus fidèles ou les plus en vue (1990 : 13 ; 2005 : 339-340). Mais il ne s'en est jamais réellement détourné, certain que Guillaume « peut conduire ailleurs » (1983b : 125). Plus même, dans ces critiques qu'il en est venu à lui adresser, il a parfois vu des occasions de lui rendre « contradictoirement » hommage (2003 : 336, § 1.4), comme il a vu, dans les divers prolongements auxquels sa théorie a donné naissance, la preuve de sa richesse, de son ouverture et de sa fécondité²³.

Du reste, il a toujours vanté le caractère innovant de la psychomécanique et vigoureusement récusé le reproche qu'ici ou là on a pu lui faire d'être « un langage ésotérique à l'usage des membres d'une petite chapelle très à l'écart, à tout jamais, des grands courants de la recherche linguistique » (1983a : 13). Loin d'être passéiste, estimait-il, elle est au contraire dotée d'un réel « pouvoir subversif », si bien que, dès 1919, à ses yeux elle portait déjà en germe tous les développements qu'a connus la linguistique²⁴ autour des années 1970 (1970 : 145 ; 1972 : 82 ; 1983a : 17).

Par ailleurs, de Guillaume, il a fait un pionnier de la linguistique dynamique, et de son approche du langage il a constamment souligné la validité, la puissance heuristique, la modernité ainsi que la vitalité²⁵ de ses principes (1967 : 99 § 7.1). En tout cas, ses critiques et ses contre-propositions ne l'ont pas empêché de penser que, même si l'on a mis du temps à s'en aviser, dès le début du XXe siècle, bien avant l'arrivée des sciences cognitives, Guillaume, avec sa théorie génétique, s'est révélé très proche de la pensée philosophique allemande qui a ouvert la voie à la *Gestaltheorie*. En effet, a-t-il souligné, étant génétique, elle réussit à faire cohabiter, contre le structuralisme ambiant, structure et histoire au sein du sujet parlant, s'ouvrant ainsi sur une sémiologie et sur une anthropologie générales (Tollis, 2014a).

Toussaint en a donc privilégié et conservé deux apports importants : 1) l'optique sémantocentrée qui incite à placer du sens dans les grammèmes aussi bien que dans les lexèmes, dans la syntaxe aussi bien que dans la sémantique (2004 : 109, § 2.1) ; 2) le principe d'une opérativité généralisée, d'origine humboldtienne ²⁶, à l'œuvre dans la production aussi bien que dans la réception-interprétation du langage ²⁷, principe dont il a fait la pierre angulaire de sa propre théorie. Mais en plus, des trois avatars de l'idéalisme guillaumien ²⁸, il n'a voulu en retenir aucun.

Cela dit, il en est très tôt venu à creuser son propre sillon, dont l'originalité se repère au moins sur trois points. D'une part, en matérialiste convaincu, il a accordé au langage un soubassement neuronique. Avec la caution de trois passages des écrits de Guillaume (auxquels on pourrait ajouter un quatrième, qu'il ne mentionne pas), il a présenté cette option comme la simple généralisation de la part de matérialisme qui est également présente dans la psychomécanique (2010 : 38-41a). Car il est arrivé à son créateur de mentionner « la partie matérielle de la pensée » (Guillaume, 1929 : 121), d'évoquer l'aide que sa théorie pourrait apporter « aux neurologues et aux neurochirurgiens » (Toussaint, 1967 : 99, § 6.2) et d'annoncer le rôle qu'il attribuait, après lui, aux matérialistes (1972 : 73 ; 2010 : 41b). En outre, dans ses inédits il a au moins une fois fait dépendre la pensée d'un certain « *chimisme psychique* » ²⁹, qui, en un sens, opère la synthèse contradictoire de l'idéalisme et du matérialisme. D'autre part, Toussaint a également fait l'hypothèse que les systèmes d'engendrement du sens verbal, tous posés comme isomorphiques entre eux, partagent aussi une même forme oscillatoire, seuls variant les paramètres ³⁰ de leurs oscillations (2007a : 411). Enfin, dans ce modèle il a retrouvé celui de la cognition, entendue comme « phénomène biologique, social, culturel » (2004 : trad. 106, § 1.2), dans la configuration génétique qu'en a proposée Piaget.

3.2. Sa dimension cognitive

La condition sine qua non pour qu'une théorie soit cognitive est qu'elle cherche à dire quelque chose de ce qui se passe dans un cerveau lorsqu'il est en action de langage. Elle doit être construite dans le cadre de ce qu'on appelle maintenant une naturalisation de la phénoménologie ou de l'intentionnalité ³¹.

Toute activité cognitive accomplie consiste en un renversement ³².

3.2.1 Le pari de l'isomorphisme des systèmes linguistiques entre eux et l'hypothèse corticocérébrale

Son postulat neurolinguistique a poussé Toussaint à voir dans les mouvements de pensée mis en avant par Guillaume des phénomènes (matériels) d'ordre corticocérébral et à faire de la dimension sémantique de cette activité une réalité physique de même nature (2009 : 181). Ainsi, les signifiés *émergent* à différents moments des opérations d'ordre neuronique auxquelles il les estime liés (1995c : 150). Conformément à l'hypothèse fondamentale de la psychomécanique, ils ne sont pas directement saisissables, car ils ne sont ni tout faits, ni accessibles, ni disponibles, ni utiles au locuteur tant qu'il n'en a pas réalisé la (re)construction dans le moment même de son besoin expressif. Ignorant tout des coordonnées spatiales de leur représentation mais en s'appuyant alors sur leurs coordonnées temporelles, Toussaint suggère de poser que leur état de définition est proportionnel à la durée du processus qui les a engendrés (1983b : 108).

Le cas du déponent en latin, donné pour morphologiquement passif mais éventuellement actif sur le plan sémantique, en fournit un exemple simple et parlant. Au lieu de présenter le passif, massivement, comme postérieur à l'actif, Toussaint estime plus performant d'en privilégier deux variantes, deux cas de figure, deux états. Le premier correspond au déponent *stricto sensu*, ou passif initial, engendré par le système dans sa première phase d'hétérogénéisation minimale, à un stade de faible différenciation : il peut délivrer des valeurs alternativement passives ou actives. Le second correspond au passif *stricto sensu*, ou passif terminal, engendré par le système dans sa deuxième phase d'hétérogénéisation maximale, au stade de différenciation poussée, spécialisé dans le passif. Pour l'entier systémique, on a donc : à l'état initial, 1) *irascor* 2) *irasco*, et à l'état terminal 1) *amo* 2) *amor* (1987 : 108).

En français, estime Toussaint, bien des systèmes sont analysables de la même manière, et tout spécialement le système verbo-temporel qui, le premier, a servi à l'élaboration du modèle ³³. Comme Guillaume l'avait établi à sa manière en regroupant infinitif et participes dans le mode qu'il a rebaptisé quasi-nominal, la première phase génétique livre des « protoformes » peu différenciées et pour cette raison « prototemporelles » (l'infinitif y devenant alors un « protofutur »), car elles n'ont d'autre capacité, dans un événement, que d'opérer une distinction d'aspect (quelque chose comme leur temps intérieur), et rien d'autre. Passé le mode subjonctif en position intermédiaire, seule la troisième et dernière phase fait émerger les formes abouties des présent / passé / futur qui, elles, sont en mesure de réaliser tout à la fois la discrimination entre époques et personnes. Dans cette genèse, on traverse donc bien plusieurs moments génétiques.

Au premier stade systémique I, - au-delà de *prenant* - une élaboration élémentaire et imparfaite livre *pris*, le dernier des participes, et ici l'opposé de *prendre* : « C'est le

pôle du temps subi » (1997a : 430, § 3). Au-delà du subjonctif - en position médiane et aux propriétés moyennes -, au troisième et ultime stade systémique III, une élaboration plus poussée et aboutie fait s'affronter de leur côté, (*je*) *pris* et (*je*) *prendrai* - de part et d'autre de (*je*) *prends*. Au total, tout se passe finalement comme si, d'une extrémité du système à l'autre, cette morphogenèse offrait l'inversion organisée d'un couple d'inverses et du même coup la construction de mieux en mieux réussie du sujet. Au départ, à peine ébauché et simple (proto)sujet encore dominé par le temps, il a le simple statut de repéré - pas d'époques, pas de conjugaison, pas de marque personnelle encore. À l'arrivée, en bout de course, mieux installé dans son statut, il a réellement prise sur le temps et parvient enfin à repérer temporellement les événements en même temps qu'il permet la discrimination par personnes opposables (1995c : 151 ; 2007a : 415-416, § 2), ce dont sont incapables les protoformes - les formes subjonctives intermédiaires se situant à mi-chemin.

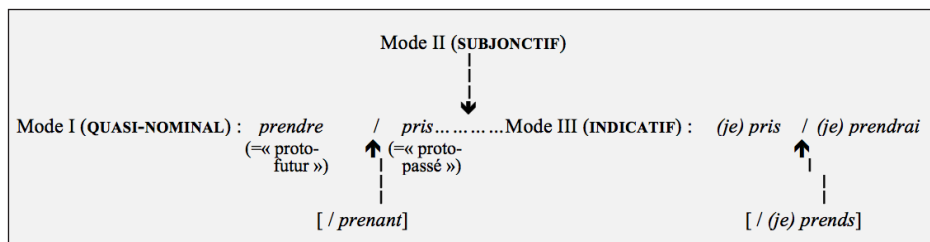


Figure 1.

On voit ainsi que cette progression sémantique s'accompagne d'une spectaculaire avancée syntaxique. En effet, en III les formes indicatives se montrent à la fois possibles et complètes, tandis qu'en I la séquence **il venant* demeure impossible, et qu'en II *il vienne*, possible, est incomplète tant que le verbe n'est pas introduit par une conjonction (*ibidem*). Les formes des stades I et II doivent leur défektivité syntaxique à leur état d'inaboutissement. En effet, dans la plupart des parlars romans ³⁴, le mode quasi-nominal reste complètement fermé à la variation personnelle. Quant au subjonctif, c'est sa qualité d'« antérieur "chronogénétique" de l'indicatif » qui l'amène à requérir discursivement « un élément sémantique régissant (intonation, locution ou lexème verbal de la proposition principale) », un élément de nature lui-même antériorisante ³⁵.

Pour Toussaint, ramenée à ses pôles extrêmes, on a donc finalement là une opération structurée en un chiasme AB @ B'A' ³⁶, comparable à celui de notre organisation cérébrale, puisque « nous sommes des êtres neurologiquement croisés » (1995a : 16a). « L'un des couples d'inverses se formant à un pôle, et l'autre au pôle diamétralement opposé » (1995c : 149), dans ce modèle d'opération il voit donc un « processus cyclique [] ». C'est pourquoi, pour le représenter, il recourt à une courbe sinusoïdale dont les deux

lieux polaires (inverses) livrent généralement deux couples sémantiques *inversement orientés*.

Parmi les systèmes comparables du français, celui de l'article a très souvent été mis en avant par la psychomécanique et ceux qui y ont puisé, si bien que, à force de circuler, sa présentation a fini par devenir connue. La systématisation dynamique ordonnée qu'en ont proposée Guillaume et ses successeurs fait de *un*, en tant que constructeur de particularité, l'antérieur de *le*, en tant que constructeur de généralité : soit donc le binôme *un* ® *le*. Mais en fait, même si avant lui personne ne s'en est souvent avisé, cet ordre convient uniquement avec les substantifs dits comptables, c'est-à-dire renvoyant à des objets *stricto sensu*. Pour les autres en effet, remarque Toussaint, les protoobjets, à savoir « les noms de solides, liquides ou gaz, c'est-à-dire, au plan perceptif, de "choses" n'ayant pas de contour propre [ainsi que,] entre autres, ceux qui sont dits abstraits et les emplois dits génériques des objets » (2003 : 338, n. 18), c'est le binôme inverse *le* ® *un* qui s'impose ; l'exemple du terme *beurre* suffit à le prouver. D'où la conclusion de Toussaint : avec son tenseur binaire radical, Guillaume n'a finalement couvert qu'une partie seulement du système dont l'entièreté doit se décliner sous l'espèce d'une inversion de deux couples inverses. Avec la paire *le* ® *un* on a « le pôle proto-*le* proto-*un* [...qui] saisit le dense, le générique des discrets ou ce qu'on décide de ne pas discrétiser » ; avec la paire *un* ® *le* (2003 : 337) vient ensuite « le pôle [*un* / *le*... qui] saisit le discret »³⁷. Car on est bien en présence de deux états objectaux (2004 : 125) :

Chez Guillaume :	Ø		$\begin{matrix} > & < \\ \mathbf{un} & \rightarrow & \mathbf{le} \end{matrix}$
Chez Toussaint :	(proto-) <i>le</i> → (proto-) <i>un</i>	+	$\mathbf{un} \rightarrow \mathbf{le}$

Figure 2.

Dans le cas des noms massifs, abstraits ou entendus comme génériques, les deux articles sont si faiblement opposables qu'il leur arrive d'être interchangeables, tant leur alternance est peu différenciatrice. Dans celui des comptables, la même alternance joue au contraire à plein au point que chacun des articles est souvent irremplaçable (2004 : 122, § 2.3.1).

3.2.2. Le parti pris épistémique : l'isomorphisme des systèmes linguistiques avec la cognition

Dans les dernières conférences de Guillaume (années 1959-1960) Toussaint a clairement décelé, bien avant d'autres psychomécaniciens, le principe de « l'isologie des mouvements en pensée et des mouvements physiques »³⁸). À partir de là, mais plus radicalement, il a aligné la construction du langage et de ses systèmes sur le processus de démarrage et de progression de la connaissance, posant ainsi l'existence de « connexions entre les aires sensorielles, les aires motrices, et l'engrammation des signifiés » (1983a : 120).

D'après Piaget, dans les deux premières années de sa vie le jeune enfant (socialisé) passe par deux paliers. Nourrisson, il subit d'abord la domination des objets qui l'entourent, êtres et choses, sans parvenir à les différencier de son activité propre (Toussaint, 1983b : 45-46). Encore soumis à l'objet, il n'est alors que protosujet, une ébauche de sujet qui, en tant que tel, ne saurait construire, en fait d'objet, qu'un protoobjet uniquement saisi de manière perceptuelle (1989 : 46) : bref, dans cette phase de différenciation cognitive minimale on n'a affaire qu'à une connaissance en quelque sorte « égocentrique », de type phénoménologique, le sens, d'abord expérience et expression, étant perçu et incarné avant d'être (éventuellement) élaboré conceptuellement³⁹. C'est seulement au terme de quelque dix-huit mois que, échappant à l'attraction des choses et des êtres, le jeune enfant en viendra à concevoir l'objet délié de sa perception concrète, autrement dit dans sa permanence, lorsque objet et sujet se révèlent désormais pleinement autonomes et souverains⁴⁰. À en croire Piaget, l'intelligence sensori-motrice effectuerait ainsi une volte-face entre sujet et objet en interaction (1995c : 159 ; 2004 : 118, § 2.3.1). Et de fait, il n'est pas rare que nous vivions alternativement des situations où, en première analyse, tantôt nous dominons l'objet, tantôt nous sommes dominés par lui. Dans le second cas, on peut ainsi dire que le « sujet » parlant, même lorsqu'il dit *je*, n'est pas forcément agent (2004 : 119).

Plus explicitement, des deux modes cognitifs caractéristiques des phases initiale et finale du stade sensori-moteur et du renversement qui s'y dessine, Toussaint croit ainsi retrouver la réplique homologique dans la construction générale du langage comme dans la structuration des systèmes grammaticaux qu'il intègre (1989 : 45 et 46 ; 1990 : 11-12) ; plus précisément : au sein des inversions d'ordre neurosémantique que son analyse y a mises au jour.

Côté psychologie comme côté linguistique on a donc à l'œuvre 1) à un stade phénoménologique ou empiriste, l'ordre protoobjet - protosujet (o - s), faiblement contrastés : le monde advient, sans plus, et l'extérieur informe l'intérieur ; 2) au stade rationaliste, l'ordre sujet / objet (S / O), nettement contrastés : le monde est saisi dans une représentation de lui-même et c'est l'inverse.

Par la mise en scène et la mise en œuvre de ces deux couples inverses formant chiasme, le langage parvient ainsi à construire un duo d'éléments pareillement inverses : dans le premier, ces éléments demeurent solidaires, avec le second ils deviennent complètement autonomes

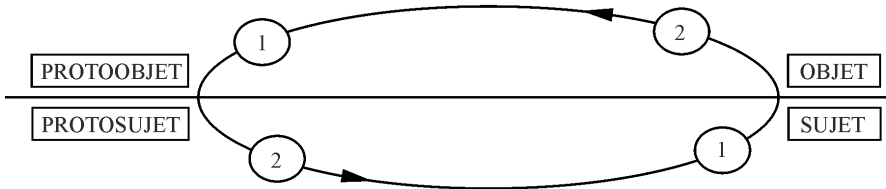


Figure 3 (2003 : 347).

Par là, son modèle lui semble présenter un double avantage. D'une part, il est doté d'une bonne « généralité », dans la mesure où il fait apercevoir dans la production et l'interprétation du sens « un processus cérébral fondamental » (2003 : 346 ; 2007b : 127 et 130). En effet, sur la base du « constructivisme dialectique » de Piaget, dans les années 1980 Toussaint a par son biais logé la bipolarité des structures linguistiques dans la forme matricielle de l'intelligence sensori-motrice au titre de « remplissage symbolique » (1997a : 424). Car pour Toussaint le rapprochement avec « la figure archétypale de la cognition » s'impose : « C'est dire que dans cette optique les fondements du langage ne sauraient être que perceptuels, sensori-moteurs, physiologiques » (1995c : 159 ; 2004 : 118, § 2.3.1) ; du reste, tranchait-il en raccourci, « S'adapter, c'est-à-dire se définir dans l'interaction entre soi et un milieu, c'est osciller⁴¹ ».

D'autre part, en faisant ainsi entrer dans leur oscillation la matrice préverbale du langage, lieu d'accueil des systèmes linguistiques, ce modèle intègre les opérations linguistiques dans l'ensemble des autres opérations humaines, de l'adaptation à la maîtrise intellectuelle⁴².

Dans la modélisation de Guillaume, rappelle Toussaint, c'est le premier pôle antisubjectiviste (protoobjet-protosujet) qui manque⁴³. C'est pourquoi, à son schéma guillaumien universel vs singulier et à l'oscillation « tronquée » qui s'y attache, il préfère l'espèce cyclique et le clivage du sujet et de l'objet⁴⁴. Par là, il s'inscrit en rupture par rapport à son inspirateur, pour lequel, dans « le face-à-face Univers / Homme », tous les termes sont donnés comme « "déjà là" et non construits », l'univers et le sujet pensant, soit le monde et moi. Par différence, la neurosémantique épistémique propose une coconstruction du premier par le second, avec les divers états de leur morphogenèse (2007b : 129-130).

La linguistique de Toussaint est ainsi à la recherche de la forme matricielle du sens qui, sans que le sujet en ait conscience, émerge de processus dynamiques complexes de caractère neuronique, une fois stabilisés. Elle se veut donc cognitive. Ce dernier adjectif, cependant, est soigneusement évité et remplacé par *épistémique*, afin d'éviter toute méprise et tout rapprochement indu avec certaines orientations de la recherche cognitive, notamment cognitivistes. De toute façon, chez Toussaint la dimension cognitive de sa linguistique a été jusqu'au bout assurée par le rattachement postulé du langage au cerveau. Certes, a-t-il précisément prévenu, il n'est pas question de réduire les systèmes linguistiques « au neurone, fût-il un oscillateur ». Mais l'avantage d'un modèle physico-mathématique est qu'il laisse entrevoir la possibilité de vérifications expérimentales. Par ailleurs, s'interrogeant sur la nature de cette matrice morphologique - biologique ou pas ? - socle même de sa théorie linguistique, il a cru possible de se situer finalement entre ces deux réponses. En optant pour l'isomorphisme linguistico-cognitif, il a en tout cas le sentiment d'avoir formulé « une hypothèse intermédiaire » (2007b : 125 et 129) :

[...] les langues, portant en elles une *theoria* de la cognition, sont construites sur l'entier du mouvement de révolution, cyclicité qui déconstruit le subjectivisme de la phénoménologie transcendante (1997a : 431)

La cognition ne se trouve pas seulement avant ou autour du linguistique, elle se trouve dans le noyau des systèmes linguistiques ⁴⁵.

Ainsi, il adhère totalement au type de *constructivisme* ⁴⁶ qui fait de la psychomécanique comme de sa théorie personnelle non des « théories objectivistes telles que la linguistique *cognitiviste* », mais des « linguistiques cognitives *phénoménologiques* » (2004 : *trad.* 113, § 2.1, 118, § 2.3.1). En outre, le pari qu'il avait parallèlement fait sur la *mimésis* et la portée analogique des signifiants (tout spécialement dans 1983a) lui paraissait intégrable dans toutes les recherches dédiées à l'enracinement du langage dans l'action et la perception, et notamment dans l'*énactionnisme* de Varela dont il dit avoir adopté la conception cognitive ⁴⁷. Son idée est que les langues ont beau être et demeurer des ouvrages culturels, elles n'en conservent pas moins une réalité cérébrale, neurale, neuronale. D'autre part, si pour être cognitive une linguistique se doit complémentarément d'être génétique, chez Toussaint ce génétisme signifie que tout engendrement, à quelque niveau que ce soit, s'opère moyennant une double opération : de faible différenciation d'abord, avec des protoformes faiblement hétérogènes ; de différenciation accusée ensuite, avec des formes fortement hétérogènes. De toute façon, le caractère discret qui est traditionnellement accordé à certaines unités linguistiques ne doit jamais faire oublier qu'il est uniquement l'effet résultant d'une discrétisation opérée dans le cadre d'un modèle continuiste (2007a : 412).

3.4. Sa dimension énonciationniste : son parti pris moniste et son approche génétique et continuiste

Confronter l'énonciation à la cognition, c'est reformuler la dualité du sensible et de l'intelligible, et convoquer in fine celle du corps et de l'âme (Valette, 2006 [2001] : 22)

La dimension énonciationniste de la psychomécanique a été reconnue depuis le début des années 1980 au moins⁴⁸. De toute façon, Toussaint dit l'avoir toujours considérée comme la plus radicale des théories génératives⁴⁹. En effet, justifie-t-il, parlant « d'opérations mentales, de constructions, de temps opératif, de chronogenèse [...] » (1983b : 111 et 122), elle installe le mouvement très tôt, dès le niveau des moyens que fournit chaque idiome, et attache à chaque signifié grammatical une morphogenèse qui se réitère à chaque acte de langage. Plaçant le paradigmatique sur le même pied que le syntagmatique, et la syntaxe dans leur définition même et non entre des termes non définis, dès lors Toussaint ne peut plus s'accommoder de la fracture structuraliste entre langue et discours. De toute façon, précise-t-il, elle devient innécessaire dès que le morphogénéisme se révèle capable de résoudre le redoutable (mais crucial) problème que pose au structuralisme le passage du sémantique au syntaxique. À ce compte, les actes de représentation et d'expression que Guillaume a visiblement séparés ne sauraient passer pour chronologiquement distincts. Un acte d'expression ne fait pas exactement suite à un acte de représentation : simplement, tous deux renvoient à des moments décalés du même processus d'engendrement du sens ; autrement dit, lors de l'acte de discours, chacun des actes de représentation tel que les postule la psychomécanique est génétiquement le premier des instants d'un acte d'expression (1981b : 46 ; 1983b : 108 et 109 ; 1989 : 40).

3.5. Conclusion

Assimiler ainsi le signifié, comme le fait Toussaint, à l'un des premiers instants d'un parcours linguistique orienté vers le discours, c'est déjà déployer le langage, de bout en bout depuis son amont jusqu'à son aval, le long d'une trajectoire où le temps devient un élément clé ⁵⁰ :

La re-présentation (et le mot reprend ici sa valeur de nom d'action [...]), acte d'énonciation requérant un « temps opératif », aboutit à une représentation « saisie », « interceptée », comme on dit en psychomécanique, qui ne peut être que de l'ordre de l'énoncé, de l'ex-primé, et qu'on nomme généralement un signifié (1983b : 109-110).

Dès lors il est absolument exclu de « considérer le dialogique, le pragmatique, l'énonciatif, matière et forme mêmes du langage, comme relevant de composantes plus ou moins annexes » (1997a : 424). C'est l'entièreté du langage qui, en raison de

son opérativité de principe, est à considérer en termes dynamiques, à toutes les strates de sa structuration, à tous les niveaux du développement étagé de ses usages individuels et ponctuels et de sa permanente réélaboration collective. Pour ménager ceux que l'adjectif *matérialiste*, historiquement très marqué, pourrait effrayer, Toussaint proposait de qualifier de « spinoziste » ce monisme qu'il estimait indissociable de toute linguistique cognitive.

Pour conclure, le mieux est encore de laisser la parole à l'intéressé et de rapporter les termes dont il a tardivement évoqué sa propre *neurosémantique épistémique*. Elle « est une épistémologie génétique des microsystèmes linguistiques » (2007b : 130) :

Version matérialiste de la PSM [psychomécanique du langage], [...elle] fait droit à une ordination empiriste de la langue [...et] est ipso facto une théorie qui fait de la langue une manifestation linguistique de la cognition (2010 : 40b).

Et pour caractériser Toussaint au regard de Guillaume, on pourrait sans exagérer parler de dépassement dans la fidélité ⁵¹. D'une part, à toute forme d'idéalisme il a préféré un matérialisme radical. D'autre part, récusant la dichotomie postsaussurienne entre langue et discours, il a adopté une démarche continuiste qui systématise la dimension énonciationniste de la psychomécanique. Enfin, partant des propositions analytiques de son inspirateur, il s'est orienté vers un modèle explicatif différent. Guillaume avait mis en avant un modèle de nature bitensionnelle ; Toussaint lui a substitué un modèle oscillatoire qu'il évoque lui-même comme la conjonction de deux tenseurs inverses aboutissant à l'inversion de deux couples d'inverses. Il a cru le trouver en germe dans la genèse du système verbo-temporel de Guillaume, même si ce dernier, n'en exhumant le plus souvent que la dernière partie, n'a parfois rendu raison que d'une moitié du système étudié - c'est notamment le cas avec l'article. Il n'est donc plus question, comme chez Guillaume, d'un balayage de l'espace compris entre « les bornes de l'universel et du singulier ». « Dans les termes d'une épistémologie génétique inscriptible dans le biologique », chaque système présente successivement deux « états extrêmes ». Au pôle de différenciation ou d'hétérogénéisation minimale, il livre d'abord des éléments sans discrétisation bien affirmée, et ensuite seulement, au pôle inverse de différenciation ou d'hétérogénéisation maximale, des éléments plus aboutis porteurs de dichotomisations tranchées : « [...] l'unité du sens ne réside plus dans une bitension mais dans une oscillation » (2005 : 342-343).

Au total, sa linguistique est bien cognitive, énonciationniste et phénoménologique, comme elle est aussi (parce qu'elle est aussi) antisubjectiviste et neuronique, opérative, génétique et générative, continuiste et moniste (2004 : *trad.* 106, § 1.1 et 113, § 2.2).

Bibliographie

- Abraham, M., Afzali R., Jouis, C. 1992. « Les archétypes cognitifs sont générateurs de représentation des connaissances ». *TA Informations*, n° 32/1, p. 47-64.
- Andler, D. 1990. « Connexionnisme et cognition : à la recherche des bonnes questions ». *Revue de synthèse*, série générale CXI, n° 1-2, p. 95-127. [En ligne] : <http://link.springer.com/article/10.1007%2FBF03181031#page-1> [Consulté le 14-03-2014].
- Andler, D. 1992. « Introduction. Calcul et représentation : les sources ». In : D. Andler (éd.). *Introduction aux sciences cognitives*. Paris : Gallimard (« Folio », Essais), p. 9-46.
- Boone, A., Joly, A. 2004. *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage* (1996), 2^e éd. revue, corrigée et augmentée par A. Joly. Paris : L'Harmattan (« Sémantiques »).
- [Chacun des sept collaborateurs a signé son article.]
- Cadiot, P. 2012. « Éditorial ». *La Tribune internationale des langues vivantes*, n° 52-53 (*Linguistique et phénoménologie du langage*), p. 4.
- Desclés, J.-P. 1989. « Catégories grammaticales et opérations cognitives » (1988). *Histoire, Épistémologie, Langage*, n° 11/1 (*Sciences du langage et recherches cognitives*), p. 33-53.
- Epstein, R. 1991. Compte rendu de Guillaume, 1991. *Cognitive linguistics*, n° 2, p. 298-309.
- Geneste, Ph. 1987. *Gustave Guillaume et Jean Piaget : Contribution à la pensée génétique*, préface d'André Jacob. Paris : Klincksieck (« Horizons du langage »).
- Guillaume, G. 1919. *Le Problème de l'article et sa solution dans la langue française*. Paris : Hachette.
- Guillaume, G. 1929. *Temps et verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps*. Paris : H. Champion (« Collection linguistique » XVII), 134 p., Prix Volney 1931).
- Guillaume, G. 1982. *Leçons de linguistique de —. 1956-1957. Systèmes linguistiques et successivité historique des systèmes (II)*, 5. Québec : Les Presses de l'université Laval et Lille : Presses universitaires (« Linguistique »).
- Guillaume, G. 1991. *Leçons de linguistique de —. 1943-1944 Série A. Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française (II)*, 10. Québec : Les Presses de l'université Laval et Lille : Presses universitaires (« Psychomécanique du langage »).
- Guillaume, G. 2004. *Prologomènes à la linguistique structurale II. Discussion et continuation psychomécanique de la théorie saussurienne de la diachronie et de la synchronie* [1954-1958]. Québec : Les Presses de l'université Laval (« Essais et mémoires de Gustave Guillaume » 2). Jacob, A. 1970. *Les Exigences théoriques de la linguistique selon Gustave Guillaume* (1967). Paris : Klincksieck (« Études linguistiques » 10).
- Joly, A. 1997. « La longue marche de la "notion" du percevoir au dire, remarques sur la chaîne des causations du langage », in Cl. Rivière, M.-L. Groussier (éds), *La Notion*. Actes du colloque « La Notion » (Paris, 7 février 1996), Paris-Gap : Ophrys (« L'Homme dans la langue »), p. 27-50.
- Joly, A., Roulland, D. 1980. [Dossier n° 1 :] « Pour une approche psychomécanique de l'énonciation ». In : A. Joly. *La Psychomécanique et les théories de l'énonciation. Actes de la table ronde tenue à Lille les 16 et 17 mars 1979*. Lille : Presses universitaires de Lille (« Linguistique »), p. 105-142.
- Lebas, F. 2012. « Qu'est-ce qu'une boîte noire ? ». *La Tribune internationale des langues vivantes* n° spécial (*Formes sémantiques, langages et interprétations. Hommage à Pierre Cadiot*, F. Lautel-Ribstein éd.), p. 147-155.
- Le Ny, J.-F. 1989. *Science cognitive et compréhension du langage*. Paris : P.U.F. (« Le Psychologue »). Rastier, F. 1988 : « Présentation ». *Buscila*, supplément au n° 20 (*Sciences du langage et recherches cognitives*), p. 4-8.
- Rastier, F. 1989. « Linguistique et recherche cognitive » (1988). *Histoire, Épistémologie, Langage*, n° 11/1 (*Sciences du langage et recherches cognitive*), p. 5-31.
- Rastier, F. 1993a. « La sémantique cognitive. Éléments d'histoire et d'épistémologie ». *Histoire, Épistémologie, Langage*, n° 15/1 (*Histoire de la sémantique*), p. 153-187. [En ligne] : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hel_0750-8069_1993_num_15_1_2372 [Consulté le 14-03-2014].

Rastier, F. 1993b. La sémantique cognitive et l'espace . In : *Image et langages : multimodalité et modélisation cognitive* [Actes du Colloque interdisciplinaire du Comité national de la recherche scientifique, Paris, 1er-2 avril 1993], p. 173-185.

Richelle, M. 1993. *Du nouveau sur l'esprit*. Paris : P. U. F.

Romano, Cl. 2012. « Les repères éblouissants. Sur l'antéprédicativité et la phénoménologie du langage ». *La Tribune internationale des langues vivantes*, n° 52-53 (*Linguistique et phénoménologie du langage*), p. 5-29.

Tollis, F. 1991. *La Parole et le sens. Le Guillaumisme et l'approche contemporaine du langage*, préface de R. Lafont. Paris : A. Colin (« Linguistique »).

Tollis, F. 1996a. *Du Un au multiple (du signifiant à son emploi) : Le cas de un- adjectif en espagnol*. Talence : Presses universitaires de Bordeaux.

Tollis, F. 1996b (ed.). *The Psychomechanics of language and guillaumism = LynX*, 1996, 5 (A Monographic Series in Linguistics and World Perception, Published jointly by Department of Spanish and Portuguese, University of Minnesota, USA, Minneapolis, and Departament de Teoria dels Llenguatges, Universitat de València, Spain).

Tollis, F. 1997. « La psychomécanique du langage et le guillaumisme dans la perspective des recherches cognitives ». In : P. De Carvalho, O. Soutet (éds). *La Psychomécanique du langage. Problèmes et perspectives. Actes du 7e Colloque international de Psychomécanique du langage (Cordoue, 2-4 juin 1994)*. Paris : H. Champion (« Champion varia » 11), p. 329-340.

Tollis, F. 2003. « Les morphèmes et leur signifié : système et mise en œuvre ». In : A. Ouattara (éd.), *Parcours énonciatifs et parcours interprétatif. Théories et applications*. Actes du colloque de Tromsø organisé par le département de français de l'Université, 26-28 octobre 2000, Gan et Paris : Ophrys (« L'Homme dans la langue »), p. 202-220.

Tollis, F. 2008. *Signe, mot et locution entre langue et discours (de Gustave Guillaume à ses successeurs)*. Limoges : Lambert-Lucas.

Tollis, F. 2009. « « Dioptrique humaine » et temps opératif : deux aspects de la psychomécanique du langage soulignés par la *gramática liminar* ». In : M. Veyrat Rigat, E. Serra Alegre (eds.). *La Lingüística como reto epistemológico y como acción social. Estudios dedicados al Profesor Ángel López García con ocasión de su sexagésimo aniversario*, Valencia, Arco/Libros, p. 385-399.

Tollis, F. 2014a. *La Neurosémantique épistémique de Maurice Toussaint*. Limoges : Lambert-Lucas.

Tollis, F. 2014b. « Gustave Guillaume relu par Maurice Toussaint : filiation revendiquée, réévaluation critique et exploitation originale ». *Studii de Știință și Cultură [Études de Science et de Culture, Universitatea de Vest « Vasile Goldiș » din Arad (Roumanie)]*, X/2 = 37 (*Perspectives psychomécaniques sur le langage et son acquisition. Actes du XIIIe Congrès de l'Association internationale de psychomécanique du langage*, Naples, 20-22 juin 2012), p. 179-188. [En ligne] :

<http://www.revista-studii-uvvg.ro/images/stories/37/17.Tollis.pdf>. [Consulté le 14-03-2014].

Tollis, F. à paraître 2014a. « La métaphore revisitée : Le processus métaphorique selon la *neurosémantique épistémique* de Maurice Toussaint (1936-2010) », n° spécial de *Publif@rum (Les avatars de la métaphore)*, revue en ligne [Gênes].

Tollis, F. à paraître 2014b. « Une approche dynamique des cas originale dans la *neurosémantique épistémique* de Maurice Toussaint (1936-2010) ». *Travaux du Cercle linguistique d'Aix-en-Provence (CLAIX)*, n° 25, Presses universitaires de Provence (PUP).

Tollis, F. à paraître 2015a. L'engendrement étagé des formes verbales dans les parlers indo-européens selon Maurice Toussaint (1936-2010). In : Elena Gaspar (éd.). *Temps, mode et aspect dans les langues ibériques*. Rouen (« Epilogos » 4).

Tollis, F. à paraître 2015b. L'approche du signifiant chez Maurice Toussaint ou : En quoi la *neurosémantique épistémique* est-elle une linguistique du signifiant ? In : José Vicente Lozano *Actes de la Journée d'étude sur « La linguistique du signifiant. Approches et domaines d'application »*, Rouen, 6 juin 2014.

Toussaint, M. 1967. « Gustave Guillaume et l'actualité linguistique », *Langages*, n° 7 (*Linguistique française : Théories grammaticales*, M. Arrivé, J.-C. Chevalier éds), p. 93-100.

- Toussaint, M. 1970. « Analyse neurolinguistique des cinq temps de l'indicatif français : passé simple, imparfait, présent, conditionnel, futur » (1969), *Kalbotyra* [Vilnius], n° 22/3, p. 135-145.
- Toussaint, M. 1972. « Vingt ans après ou Gustave Guillaume et la neurolinguistique analytique ». *Revue romane*, n° 7/1, p. 68-89.
- Toussaint, M. 1973. « Linguistique et épistémologie » (1971) [Présentation et critique de Jacob, 1970]. *Kalbotyra* [Vilnius], n° 24/3, p. 220-230.
- Toussaint, M. 1981b. « Pièce d'identité. À la mémoire de Gustave Guillaume » (1980). *Le Bulletin du Groupe de recherches sémio-linguistiques*, n° 19 (*Les Universaux du langage*, 2^e partie), p. 38-49.
- Toussaint, M. 1983a. *Contre l'arbitraire du signe*, préface de M. Arrivé. Paris : Didier-Érudition (*Linguistique* 13).
- Toussaint, M. 1983b. « Du temps et de l'énonciation ». *Langages*, n° 70 (*La Mise en discours*, H. Parret éd. [Contributions au colloque « Langage et signification » d'Albi de juillet 1982]), p. 107-126.
- Toussaint, M. 1987. « Lettre au professeur Ilya Prigogine ». *Romanesque* [Louvain], n° 2, p. 106-114.
- Toussaint, M. 1989. « Un modèle neurosémantique pour l'enseignement et l'apprentissage de la grammaire ». *Études de linguistique appliquée*, n° 74, p. 37-50.
- Toussaint, M. 1990. « Éléments d'épistémologie linguistique à la lumière d'une neurolinguistique issue de la psychomécanique du langage ». *Bulletin de l'Association internationale de psychomécanique du langage*, n° 10, p. 10-13.
- Toussaint, M. 1992. « Reflexiones parafilológicas sobre lo cíclico ». *Glosa* [Cordoue], n° 3, p. 93-120.
- Toussaint, M. 1994. « Théorie linguistique et opérativité » [Réponse à Mailhac, 1988]. *Anuario de estudios filológicos* [Cáceres], n° 17, p. 433-442. dialnet.unirioja.es/descarga/articulo/58831.pdf [Consulté le 14-03-2014].
- Toussaint, M. 1995a. « De quelques lieux de l'écriture ». *Correspondance* [Revista hispano-belga, Cáceres - Bruxelles], n° 4 [Actes du Colloque international sur « La escritura y su espacio. Dossier Michaux, Cáceres, 3-5 mai 1990], A. González Salvador éd.], p. 9-22.
- Toussaint, M. 1995b : « Universalisme et universalité : pour une physique des cas », *Anuario de estudios filológicos* [Cáceres], n° 18, p. 507-522.
- Toussaint, M. 1995c : « Vers une théorie critique du sujet : une neurolinguistique cognitive anticongnitiviste », *Cuadernos de filología francesa* [Cáceres], 1995-1996, n° 9 (*Lingüística francesa*), p. 149-161.
- Toussaint, M. 1997a. « Pour une neurosémantique épistémique ». *Anuario de estudios filológicos* [Cáceres], n° 20, p. 423-435.
- Toussaint, M. 1997b. « Le sujet du temps ». *Cahiers de praxématique*, n° 29 (*Le Système verbal selon G. Guillaume : Lectures critiques*, J. Bres éd.), p. 185-203.
- Toussaint, M. 2002. « Lettre à Michel Arrivé ». In : J. Anis, A. Eskénazi, J.-F. Jeandillou (éds). *Le Signe et la lettre : Hommage à Michel Arrivé*. Paris : L'Harmattan, p. 431-439.
- Toussaint, M. 2003. « Analogiques ». *Cahiers de linguistique analogique* [Dijon], n° 1 (*Le Mot comme signe et comme image : Lieux et enjeux de l'iconicité linguistique*, Ph. Monneret éd.), p. 331-350.
- Toussaint, M. 2004. « Cultura y Naturaleza en neurosemántica epistémica ». *Cuadernos de filología francesa* [Cáceres], n° 16 (*Une linguistique à la croisée des disciplines : La linguistique cognitive*), p. 105-131.
- Toussaint, M. 2005. « Notes en vue d'une neurosémologie ». *Cahiers de linguistique analogique* [Dijon], n° 2 (*Un Signifiant : un signifié. Débat*, J.-Cl. Chevalier, M.-F. Delpont, M. Toussaint éds) p. 339-350.
- Toussaint, M. 2007a. « ¿ Qué puede aportar la neurosemántica epistémica a la cuestión de la metáfora ? ». *Anuario de estudios filológicos* [Cáceres], n° 30, p. 411-422. <http://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=2597696> .[Consulté le 14-03-2014].

Toussaint, M. 2007b. « Vers plus de cognition ». In : J. Bres et alii 2007 (éds). *Psychomécanique du langage et linguistiques cognitives, Actes du XI^e Colloque de l'Association internationale de psychomécanique du langage, Montpellier 8-10 juin 2006*. Limoges : Lambert-Lucas, p. 125-132.

Toussaint, M. 2007c. « Réductions vertueuses et sciences de la culture. Dialogue entre Maurice Toussaint et François Rastier » (antérieur à 2004). http://www.revue-texto.net/19907/Dialogues/FR_Toussaint.pdf. [Consulté le 14-03-2014].

Toussaint, M. 2009. « Quand paradoxe de la frontière et temps opératif guillaumien conduisent à des convergences ». In : M. Veyrat Rigat, E. Serra Alegre (eds.). *Lingüística como reto epistemológico y como acción social : Estudios dedicados al Profesor Ángel López García con ocasión de su sexagésimo aniversario*. Valencia : Arco/Libros, I, p. 175-186.

Toussaint, M. 2010. « Quand l'idéalisme ouvre des portes que ne peut apercevoir le matérialisme ». *L'Information grammaticale*, n° 126 (*Vitalité de la psychomécanique du langage*, O. Soutet et Ph. Monneret éds), p. 37-41.

Toussaint, M. 2012. « Le modèle sinusoïdal. Étude critique et comparative ». In : Aboubakar Ouattara (éd.). *La Linguistique de Bernard Pottier : Bilan, critiques, perspectives*. Colloque international organisé à Paris le 24 janvier 2006. Rennes : Presses universitaires de Rennes (« Rivages linguistiques »), p. 253 -271.

Valette, M. 2006. *Linguistiques énonciatives et cognitives françaises : Gustave Guillaume, Bernard Pottier, Maurice Toussaint, Antoine Culioli (2001)*. Paris : H. Champion (Bibliothèque de grammaire et linguistique, 24).

Varela, F. J. 1989. *Connaître les sciences cognitives, tendances et perspectives (1988)*, trad. de l'anglais par P. Lavoie. Paris : Éd. du Seuil (« Science ouverte »).

Varela, F. J., Thompson, E., Rosch, E. 1993. *L'Inscription corporelle de l'esprit. Sciences cognitives et expérience humaine (1991)*, trad. de l'anglais par V. Havelange. Paris : Éd. du Seuil (« La couleur des idées »).

Notes

1. On trouvera ci-dessous (en 3) quelques éléments biographiques qui aideront à comprendre son rapport à Guillaume.

2. Fort heureusement, les choses semblent en passe de changer, et, dans le milieu des anglicistes et des hispanistes au moins, cet engagement a commencé de soulever l'intérêt de la génération montante.

3. Varela a ainsi reproché aux plus orthodoxes des cognitivistes d'avoir fait l'impasse sur les apports des Européens, parfois tardivement réintroduits comme des nouveautés, tout spécialement la notion d'intentionnalité qui, « clairement formulée par plusieurs penseurs européens dès les années quarante, [...] fut ignorée du grand courant cognitiviste jusqu'en 1990 » (1989 [1988] : 13-14).

4. « [...] la sémantique cognitive préfère à la conception phonocentrique du langage une conception disons *optocentrique* » (1993a : 172 et n. 37).

5. « Le conseil de Leibniz : penser en figures » (Guillaume, 1982 [17-1-57] : 57/5).

6. « Un article de sémantique cognitiviste se reconnaît du premier coup d'œil à ses hors-texte : les formules symboliques de la sémantique formelle ont été supplantées par des diagrammes et croquis divers, dont le caractère informel ne fait aucun doute » (Rastier, 1993b : 173, §).

7. Varela, 1989 [1988] : 68 et 73-75 ; Le Ny, 1989 : 29-31 ; Andler, 1990 : 102 et 104-106 ; Andler, 1992 : 29 et 31-35 ; Richelle, 1993 : 104-108.

8. Pour ce qui est du cerveau, il apparaît alors comme « un organe qui construit des mondes plutôt que les réfléchir » (Varela, 1989 [1988] : 104-105 et 111-113). Mais ce n'est pas forcément la conception des autres approches.

9. Imaginaire ? mentale ? cérébrale ? biologique ? historico-sociale ? matérielle ? idéelle ? projective ? formelle ? collective ? individuelle ? dépendante ? autonome ? strictement linguistique ? linguistique et langagière - pragmatique - à la fois ? plutôt cognitive ? etc.

10. Voir la n. 11 ci-dessous.

11. En effet, sans « laisser planer sur la parole produite le mirage d'une quelconque et illusoire génération spontanée », il semble légitime « de prendre en compte, sinon en charge, un sujet producteur s'adressant à un ou plusieurs tiers, un sujet riche de plusieurs pouvoirs, de plusieurs savoirs et de multiples savoir-faire - à quelque distance qu'on les place au regard de l'idiomatique strict et quelque relation qu'on leur accorde » avec le langage (Tollis, 1991 : 458) - : un sujet doté de différentes capacités et de différentes compétences, probablement complétées par une certaine maîtrise de leur usage. Chez les successeurs de Guillaume, certaines de ces strates ont été notamment évoquées par Joly et Roulland (*ibid.* : VI.3, 212-222 - à prolonger par Joly 1997), Chevalier, Launay, Macchi et Molho (*ibid.* : VII.4c-d, 281-292). Pour une proposition personnelle et « une approche continuiste du langage », voir Tollis, 2003.

12. Le volume des inédits recueillis par le Fonds Gustave Guillaume québécois (université Laval) semble encore important.

13. Ainsi, après avoir insisté sur sa finesse d'analyse et son haut degré d'abstraction, dans son compte rendu de *Guillaume*, 1991, Epstein ajoute : « Moreover, it should be particularly appealing to linguistics in the field of Cognitive Linguistics, since the two enterprises have much in common. On a general level, both *psychomécanique* and Cognitive Linguistics seek to explain the properties of language in terms of general cognitive mechanisms, rather than language-specific principles. [...] On a more specific level, many of the theoretical constructs found in *psychomécanique* can also be found in individual, modern-day theories of Cognitive Linguistics » (1991 : 308, § 3).

14. Epstein la retrouve, par exemple, dans le recours à la métaphore spatiale pour représenter le temps, dans le redécoupage interne de l'item lexical, dans l'utilisation du couple général / particulier pour l'analyse sémantique, et dans la théorie de l'incidence (*ibidem*).

15. En 1991 Epstein regrettait qu'il y ait alors si peu d'écrits de Guillaume traduits en anglais (*ibidem*). À notre connaissance, à part ses *Foundations for a Science of Language [Principes de linguistique théorique de Gustave Guillaume]*, Translated and with an introduction by W. Hirtle and J. Hewson, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins, 1984, 175 p., aucun autre texte n'est ultérieurement paru dans cette langue.

16. Les passages traduits dont le texte original n'est pas donné en note sont repérés par la mention « trad. ». On peut voir aussi Tollis, 2014a, ainsi qu'à paraître (2014a, 2014b, 2015a et 2015b).

17. 1987 : 107. En effet, en dehors de *Contre l'arbitraire du signe*, de 1983, pour l'essentiel le reste de ses réflexions - en français ou en espagnol - a paru dans des périodiques divers, dont quelques-uns difficiles à trouver. Il semble cependant que, dans ses archives, plusieurs inédits à découvrir aient été retrouvés.

18. Il a fait toute sa carrière d'enseignant à Erevan en Arménie (d'octobre 1966 à septembre 1969), à Vilnius en Lituanie (d'octobre 1969 à septembre 1971), à Jassy (Iași) en Roumanie (de septembre 1971 à septembre 1977), à Cáceres en Espagne (de septembre 1977 à août 1983), à Louvain en Belgique (de septembre 1983 à août 1990), à Moscou en Russie (de septembre 1990 à août 1993), et à nouveau à Cáceres (de novembre 1993 à juin 1994).

19. Valette, 2006 [2001] : 239 ; Rastier dans Toussaint, 2007c.

20. « Je ne veux pas être gêné par des pensées convergentes : je veux voir où G. Guillaume, seul, me conduit » (1983a : 24).

21. Justement, c'était là le premier objectif de ce retour : « Souligner [...] que la psychomécanique, suffisamment précise, donne prise aux objections touchant la modélisation, et qu'à l'heure de la rencontre avec les faits, elle est falsifiable » (1983b : 121). Voir encore 2007b : 128.

22. 2002 : 435 ; 2009 : 179 ; ci-dessous en 3.2. Il a dit de lui : « Le premier qui osa "s'aventurer" sur la voie qui mène à la découverte progressive des réalités linguistiques d'ordre corticocérébral fut un idéaliste convaincu, tant il est vrai que les matérialistes ont souvent cette position inconséquente qui les fait se détourner, par crainte, de tout ce qui est phénomène mental au lieu d'y voir un objet matériel » 1972 : 74).

23. 1967 : 95, § 2.2 ; 1983a : 18-19 ; voir aussi Tollis, 1991 : VII, 76 et 406.

24. Sa vie durant, Toussaint n'a eu de cesse de montrer « combien était fausse l'opinion alors très courante [dans les années 1960] selon laquelle le guillaumisme était un langage ésotérique à

l'usage des membres d'une petite chapelle très à l'écart, à tout jamais, des grands courants de la recherche linguistique » (1983a : 13).

25. C'est sans doute à elle que les psychomécaniciens doivent de se subdiviser en « néo-, post- et anti-guillaumiens » (1994 : 436).

26. « Peut-être l'héritage humboldtien le plus patent en Europe est-il incarné par la psychomécanique du langage de Gustave Guillaume » [« Quizás la herencia humboldtiana más clara en Europa sea la psicomecánica del lenguaje de Gustave Guillaume »] (2007a : 412).

27. 2004 : 110 ; voir aussi Toussaint, 1967 : 98, notamment, et Tollis, 1991 : § II.2d, 87-94.

28. Il s'agit, en fait du spiritualisme idéaliste, du face-à-face de l'homme et de l'univers, et du tenseur binaire radical, rejeté pour son unidirectionnalité sans rebroussement.

29. En exergue dans Valette, 2006 [2001] : 97.

30. « Pour fixer un peu les idées sur cette hypothèse neurosémantique, fondamentale, et où je rencontre mes limites, mais à laquelle je suis inéluctablement convié, disons que deux homologues donnés appartiennent toujours à un même moment opératif, mais que les sinusoides qui, en première approximation, représentent ces deux opérations ne sont pas nécessairement identiques, amplitude et période pouvant varier d'un système à l'autre et d'une langue à une autre » (1983a : 40).

31. « La condición *sine qua non* para que una teoría sea cognitiva es que pretenda decir algo de lo que pasa en un cerebro cuando está en actividad de lenguaje. Debe ser construida en el marco de lo que se denomina ahora una *naturalización de la fenomenología* o de la *intencionalidad* » (2007a : 412, § 1).

32. 1995b : 512. Toussaint ajoute : « Aristote, en très bon élève, inverse la proposition de son maître. Il met les Idées dans le monde alors que Platon mettait le monde dans les Idées. Situer l'universel dans les choses allait un jour permettre la constitution d'une connaissance scientifique du monde ».

33. « Il importe de pouvoir étendre le champ d'application d'un modèle au-delà des faits pour lesquels il a été conçu » (1997a : 426, § 2).

34. Parmi les parlars romans, le portugais au moins est à mettre à part, dans la mesure où il dispose de deux infinitifs dont l'un se conjugue par personnes.

35. 1983b : 110. Voir aussi 2003 : 332, n. 4 et 2004 : 112-113.

36. Dans un chiasme, estime Toussaint, on peut voir « la cristallisation d'un processus cyclique » (1992 : 96) ou « la linéarisation d'un processus oscillatoire » (2007a : trad. 416, n. 12).

37. 2007b : 127. L'original écrit : « le pôle *le / un* » ; mais il ne peut s'agir que d'un lapsus. On en a la confirmation dans 1992 : 110 et 112, 2002 : 433-434 et 435, 2003 : 337-338, 2004 : 114-116 et 122, 2005 : 342-343, 2007b : 127, 2010 : 39b-40a et 2012 : 253-254.

38. Valette, 2006 [2001] : 241. Voir aussi 98, 109 et 113-114. Sur les rapports que Guillaume avait entrevus entre le cerveau et la langue, voir *ibid.* : 108 et sv.

39. Cadiot, 2012 ; Romano, 2012 : 20-27 ; Lebas, 2012 : 147.

40. « L'état protoobjet-protosujet qui ne différencie pas "encore" pleinement, *au plan de la constitution des systèmes*, un monde objectivé d'avec un sujet, est celui du corps, du corps de l'expérience perceptuelle, avant tout kinesthésique, alors que la perception visuelle est propice à l'objectivisme » (2005 : 347).

41. « Adaptarse, es decir, *ser* en la interacción entre sí y un medio, es oscilar » (1992 : 113).

42. 1995a : 20-21. Voir également 1973 : 223 ; 1992 : 113 ; 1995c : 159 ; 1997a : 424 ; 1997b : 185.

43. « Il n'est pas caricatural de dire que le linguiste théoricien, en tant que sujet, ne comprend bien que la polarité dont il émerge, et tend à rabattre la structure et le fonctionnement du langage et des langues sur le pôle qu'il occupe » (1997a : 424 ; voir aussi 2002 : 435).

44. 1992 : 111 ; 1995c : 151-152 et 159 ; 1997a : 424 et 425 ; 1997b : 185 ; 2003 : 335-337 ; 2004 : 115, n. 18, 119 et 123 ; 2009 : 181, § 2.2.3.2.

45. « La cognición no está solamente antes o alrededor de lo lingüístico, está en el núcleo de los sistemas lingüísticos » (2004 : 119).

46. Sur le parallélisme des constructivismes piagétien (« dialectique » ; Toussaint, 1989 : 49) et guillaumien, après Jacob, 1970 et Geneste, 1987, voir Toussaint, 2004 : 106.
47. 1997a : 425 ; 1997b : 186 ; 2004 : 105 et 106 ; 2007a : 415, n. 6.
48. Joly et Roulland, 1980 ; on trouvera un résumé de leur argumentation chez Valette (2006 ([2001] : 69-75).
49. Elle « étudie, à l'aide de modèles, comment la génération des discours (procès inconscient) génère le discours » (1983b : 110).
50. En 1967, d'une opération mentale il disait qu'elle « est décomposable en une suite de moments plus ou moins *distant*s les uns des autres, auxquels correspondent des unités minimales de sens - autant de quantifications de la généralité-particularité - qui doivent leur valeur à la nature du mouvement opératif et à l'espace de temps qui les sépare du début de l'opération » (p. 98, § 4.3).
51. Voir Tollis, 2014a : chap. 3, et à paraître 2014b.